

## **JEAN-PETIT, ROI DE FRANCE**

*G. Maugard - Contes des Pyrénées - Ed Érasme - p 71*

NON loin des sources de la Sals, vivait au hameau de Clamences un vieil homme que l'on appelait Formiga(1). Le pauvre homme, qui avait plus de quatre-vingts ans, était aveugle. Malgré son infirmité et son grand âge, il travaillait dur, car il était veuf et tout seul pour subvenir aux besoins de ses trois filles. Celles-ci passaient pour les plus belles de la contrée.

Un jour où, comme à l'ordinaire, il peina dans sa vigne, il entendit des croassements non loin de lui. Comme les corbeaux n'étaient pas rares aux alentours des ruines du château du Bézu, il n'y prêta pas attention, mais les croassements devenaient plus proches, et il lui sembla qu'ils avaient un timbre particulier. Surpris, il leva la tête. Comme si le corbeau n'avait attendu que ce geste, il croassa de plus belle.

(1) Fourmi (prononcer Fourmigo).

- Corbeau, est-ce à mon intention que tu croasses? dit Formiga.

- Croa ! oui, répondit le corbeau, car je viens te proposer un marché.

- Parle.

- Voudrais-tu avoir de nouveau vingt ans et recouvrer la vue?

- Ah! certes oui!

- Eh bien! rentre chez toi et si ta fille aînée consent à m'épouser, tu deviendras immédiatement le beau jeune homme que tu étais jadis. Demain à la même heure, viens ici m'apporter ta réponse.

Pensez si Formiga fut abasourdi par une telle proposition!

Puis il se mit à pleurer, pensant que sa fille n'accepterait jamais d'épouser un corbeau. Pourtant il regagna bien vite sa demeure. Sa fille aînée était seule, précisément, occupée aux soins du ménage, ses deux sœurs étaient descendues à Sougraigne faire quelques emplettes. Surprise de voir son père rentrer si tôt, elle l'interrogea :

- Pourquoi pleurez-vous, père?

- Ah! dit-il, si tu savais! On vient de me proposer un marché incroyable. Je puis redevenir jeune et retrouver ma vue, et toi seule as le pouvoir de rendre possible ce miracle ; il suffit que tu fasses ce que je vais te demander.

- Parlez, père, et je ferai tout ce que vous ordonnerez.

- Il faut que tu épouses un corbeau.

La jeune fille faillit s'évanouir de surprise et d'horreur.

Une des plus jolies filles des Corbières épouser un vilain oiseau! Elle refusa net.

Le lendemain, le cœur gros, Formiga retourna à la vigne.

- Croa ! Croa !

Le corbeau était déjà au rendez-vous.

- Ne te désespère pas, Formiga. Si ta fille cadette veut bien de moi, je tiendrai ma promesse. A demain.

Formiga prit aussitôt le chemin du retour. Il trouva sa seconde fille occupée à donner du grain aux poules.

- Pourquoi rentrez-vous si tôt, père? Et pourquoi avez-vous l'air si triste?

- Oh! si tu savais! On vient de me proposer un marché incroyable. Je puis redevenir jeune et retrouver ma vue et toi seule as le pouvoir de rendre possible ce miracle. Il suffit que tu fasses ce que je vais te demander.

- Parlez, père, et je ferai tout ce que vous ordonnerez.

- Il faut que tu épouses un corbeau.

Comme sa sœur, la demoiselle resta sans parole devant une proposition aussi inattendue. Elle si recherchée aux jours de fête dans les bals des environs, épouser un corbeau! Non; jamais! Elle s'y refusa.

Pour la seconde fois, Formiga portait une réponse négative au corbeau ..

- Croa ! Croa ! accepte-t-elle ?

- Hélas! non.

- Fais la même demande à la plus jeune de tes filles.

C'est ta dernière chance. Si elle refuse, tu resteras tel que tu es. Reviens demain à la même heure.

Formiga repartit plus triste encore. Comment sa gracieuse Eléonore accepterait-elle une union avec l'oiseau le plus lugubre de la terre? Sa fille, précisément, gardait la chevrete blanche dans le pré attenant à la maison.

-- Déjà revenu, père! Pourquoi êtes-vous aussi triste?

- Oh! si tu savais! On vient de me proposer un marché incroyable. Je puis redevenir jeune et retrouver ma vue. Et toi seule as le pouvoir de rendre possible ce miracle. Il suffit que tu fasses ce que je vais te demander.

- Parlez, père, tout ce que vous ordonnerez je le ferai.

- Il faut que tu épouses un corbeau.

- Soit, père. Dites à l'oiseau que je suis prête à devenir sa femme.

Le lendemain, Formiga, tout joyeux, repartit vers sa vigne.

- Croa! Croa! Quelles nouvelles m'apportes-tu?

- Tu seras mon gendre.

- Sois récompensé.

Immédiatement, le vieil homme sentit sa taille se redresser, ses cheveux repoussèrent noirs, sa barbiche disparut, une vive clarté l'éblouit. Il vit un énorme corbeau s'enfuir à tire-d'aile vers le sommet escarpé du pic de Bugarach. Mais sa joie fut de courte durée. Il pensa aussitôt à son Eléonore chérie, sa jeune bien-aimée que, dans son égoïsme, il livrait au sinistre corbeau. Et ce fut l'âme en deuil qu'il regagna sa pauvre chaumière.

\*\*\*

Le soir venu, le corbeau vint prendre sa douce fiancée.

Il apparut au crépuscule devant l'enclos. Avant que personne ait pu comprendre ce qui se passait, Eléonore avait disparu, enlevée par l'oiseau noir. Elle se sentit soulevée dans les airs, le village disparut à ses yeux, elle survolait une contrée inconnue. A la nuit noire, elle se trouvait dans un château merveilleux.

A ses côtés, un beau jeune homme élégamment vêtu lui montrait une défroque de plumes noires qu'il venait de quitter - le sobre-pelhis - expliquant que le sortilège dont il était victime avait pris fin;

- Eléonore bien-aimée, disait-il, je suis Jean-Petit, Roi de France. Un cruel enchanteur avec lequel je me suis un jour pris de querelle m'a jeté un sort. Il m'a condamné à vivre la moitié de ma vie sous la forme d'un corbeau et c'est sous cet aspect que tu m'as d'abord vu. A mon gré, je puis être corbeau le jour et jeune homme la nuit, ou bien jeune homme le jour et corbeau la nuit. Choisis.

La jeune fille, ravie de voir son fiancé sous sa vraie forme humaine, ne balança pas longtemps. Elle avait la possibilité de ne pas partager la couche d'un corbeau.

- Ah! mon ami, dit-elle, sois donc corbeau le jour et mon prince la nuit.

Ainsi, chaque jour, aux pâles lueurs de l'aurore, un beau corbeau aux ailes lustrées quittait le merveilleux château pour aller hanter les sommets déserts du Bézu ou du Bugarach. Le soir, il volait à tire-d'aile vers sa charmante épouse et devenait le mari le plus aimant que jeune femme pût désirer.

\*\*\*

Pourtant, Eléonore était pensive, elle désirait rassurer son pauvre père et raconter sa nouvelle vie à ses sœurs. Un jour, elle pria son mari de lui permettre de revoir la chaumière où elle avait vu le jour. A l'aurore; elle se trouva transportée au milieu des siens, tout étonnés de la revoir.

Quel bonheur pour le père de savoir que l'enfant sacrifiée vivait heureuse!  
Quelle tentation pour les sœurs : la rejoindre et connaître le château merveilleux!  
Elles insistèrent pour venir auprès de la jeune princesse. Eléonore promit de les recevoir avec la permission de son époux, mais à la condition qu'elles seraient discrètes et ne raconteraient à personne le secret de son jeune ménage.

Lorsque, au déclin du jour, le corbeau revint chercher Eléonore, celle-ci lui transmit la requête de ses sœurs. Aussitôt, toutes trois furent enlevées brusquement et déposées en quelques instants dans le palais. du bonheur et du rêve.

La félicité de la jeune femme n'était cependant pas parfaite. Pourquoi son mari adoré ne gardait-il pas le jour la forme humaine? Elle confia son souci et ses désirs à ses sœurs. Après avoir mûrement réfléchi, celles-ci décidèrent que

pendant la nuit, lorsque le prince avait forme humaine et dormait profondément, on brûlerait en secret la défroque du corbeau, ce *sobre-pelhis*, couleur de mort.

- Qu'est-ce qui brûle? s'écria le prince, s'éveillant en sursaut.

Son regard cherchait vainement la parure d'oiseau.

- Ah! malheureuse! Qu'as-tu fait? Je vais être obligé de te quitter.

Avant qu'Eléonore soit revenue de sa surprise, il montrait la chambre encombrée d'un grand nombre d'objets.

- Vois. Lorsque tes larmes auront rempli ces sept fois cent douzaines de bouteilles, lorsque tu auras usé ces sept fois cent douzaines de souliers vernis, lorsque tu auras déchiré ces sept fois cent douzaines de robes, alors seulement je pourrai te revoir.

Jean-Petit avait disparu.

\*\*\*

Eléonore pleura longuement sur son bonheur évanoui.

Chaque jour, elle avait bien soin de recueillir les larmes abondantes qui coulaient de ses beaux yeux. Désespérée, elle parcourait sans cesse la campagne, dénouant ses longues tresses, lacérant ses joues avec les ongles. Pleurante et suppliante, elle suivait les sentes les plus rocailleuses, elle gravissait les monts les plus escarpés pour user plus vite ses souliers. Elle allait par la forêt pour déchirer ses sept fois cent douzaines de robes ... Mais elle comprit bientôt que sa vie entière n'y suffirait pas. Elle ne romprait jamais le fatal enchantement.

Un jour, elle partit à travers monts pour retrouver son père et ses sœurs, en ce val de la Sals où s'était écoulée son enfance.

Elle marcha longtemps, longtemps et lorsque le soleil commença à disparaître à l'horizon, elle se trouva devant une immense forêt. Dans une clairière elle aperçut une humble maisonnette. Une pauvre femme, misérablement vêtue, portait sur son dos un fagot de bois mort; elle eut pitié de la jeune femme.

- Où allez-vous, belle et triste dame?

- Je cherche depuis des années mon mari. N'avez-vous pas entendu parler de Jean-Petit, Roi de France?

- Je n'en ai pas entendu parler, mais mon fils, le Vent de Cers, qui entre partout, vous renseignera probablement. Attendez ici, il va venir.

Quelques instants après, les volets battaient avec violence, la porte claqua, Vent de Cers arrivait.

- N'as-tu pas aperçu Jean-Petit, Roi de France? dit la mère.

- Non, dit le Vent de Cers. Mais il se peut que mon cousin, le Vent d'Autâ (1), l'ait vu. Voulez-vous venir chez lui, princesse?

- Oui, dit la pauvre créature.

(1) L'autâ ou l'autan est le vent marin, c'est-à-dire le vent d'Est.

Juste avant son départ, la mère de Vent de Cers lui mîret (*Sic*) une noix.

Le Vent de Cers, tourbillonnant, emmenait Eléonore. Ils atteignirent bientôt la demeure du Vent Marin.

La mère les reçut et lorsqu'elle connut l'objet de leur visite leur répondit :

- Le Vent Marin, mon fils, est en voyage. Il ne tardera pas à rentrer, que je sache. Peut-être connaît-il votre mari car son domaine est vaste.

Bientôt, la porte se fermait avec fracas, les volets, mal assujettis, s'ouvrirent : Vent d'Autan arrivait.

- Sais-tu où demeure Jean-Petit, Roi de France? dit la mère.

- Non, dit l'arrivant, mais peut-être mon cousin, le Vent du Nord, qui voyage jusqu'au bout du monde, le connaît-il. Voulez-vous venir chez lui?

- Tout de suite, implora l'épouse délaissée.

Mais avant son départ la mère de Vent d'Autan lui donna une noisette.

Le Vent Marin s'envola rapidement et déposa bientôt Eléonore chez le Vent du Nord qui venait d'arriver chez lui; il gelait à pierre fendre, car il venait du pays des neiges et s'engouffrait partout avec violence. Ce fut la mère qui les reçut et quand elle sut l'objet de leur visite, elle interrogea son fils.

- Oui, dit le Vent du Nord, j'ai vu Jean-Petit lorsque j'ai survolé la ville aux mille tours.

- Et que faisait le prince?

- Il doit épouser demain une princesse plus belle que l'aurore.

- Vent du Nord, mon ami, portez-moi dans la ville aux mille tours.

Eléonore partit avec le vent glacé, mais auparavant, la vieille femme lui avait fait présent d'une amande.

Le voyage fut rapide, fort heureusement, car le coursier était froid et brutal.

\*\*\*

Eléonore se trouvait dans une immense ville, toute en fête, car c'était le jour du mariage de Jean-Petit et de la princesse. La pauvre femme brisa la noix à elle confiée par la mère de Vent de Cers: il en sortit une robe somptueuse qu'elle revêtit et vite elle se présenta au palais, afin de parler à son Roi. Elle lui montra la robe merveilleuse à côté de laquelle pâlissaient les plus belles toilettes. La fiancée désira aussitôt ce vêtement fastueux et en demanda le prix.

- Je ne veux ni or, ni argent, dit Eléonore, mais je veux cette nuit partager la couche du prince.

- A nul prince aux coucha (1) ! répondit la princesse. Elle accorda ce que désirait Eléonore.

Au repas du soir, la fiancée, jalouse, versa dans le verre de son mari un somnifère afin qu'il dormît profondément dès son entrée dans le lit. Quand ils furent couchés, elle se leva et céda sa place à Eléonore. Celle-ci, pleine d'espoir, implorait son prince:

- T'en souvient-il, lorsque mes sœurs brulèrent ta défroque de corbeau?

(1) Cette formule a été livrée en français à M. Gibert et, comme telle, est incompréhensible ; cela ne gêne nullement la lecture du récit.

Mais l'*endurmitori* (1) avait produit son effet, Jean-Petit n'entendait rien. L'aube arriva et la princesse vint reprendre dans la couche la place qu'elle avait troquée contre la robe.

Ce n'était pas le moment de se décourager. Eléonore brisa alors la noisette à elle donnée par la mère du Vent Marin. Elle contenait une robe bien plus belle que celle trouvée la veille dans la noix. Pour la deuxième fois, Eléonore prit le

chemin du palais. La princesse admira et voulut posséder ce vêtement somptueux.

- Je ne veux ni or ni argent, mais je veux une deuxième fois dormir avec le Roi.

La princesse avait son stratagème et n'eut garde de refuser.

Comme la nuit précédente, le prince, qui avait pris, à son insu, un -puissant somnifère dans son breuvage, fut plongé dans un sommeil de plomb. Eléonore vint auprès de lui, il n'en sut rien.

- T'en souvient-il (2) de la nuit maudite où mes sœurs brûlèrent ta défroque de corbeau?

Pas de réponse. Elle reprenait :

- T'en souvient-il ...

L'autre ronfla jusqu'au jour. A l'aurore, ironique, la princesse vint reprendre sa place.

Eléonore commençait à douter de sa réussite, mais devait-elle désespérer après tant de jours passés à retrouver son mari? Elle se retira pour ouvrir l'amande offerte par la mère de Vent du Nord : elle en retira une robe si belle que l'imagination peut avec peine la concevoir, la merveille des merveilles. Une fois de plus, elle parut au palais. On se préparait à la chasser, mais sa rivale ne put détacher les yeux d'un

(1) Le somnifère.

(2) Le conteur, oubliant par commodité le nom du héros, l'appelle Pierre ici : « Ten souvenes, Pierre ». .

vêtement aussi extraordinaire, auprès duquel les deux autres robes n'étaient rien.

Le marché fut vite conclu.

- Je ne veux ni or ni argent, dit Eléonore, mais pour la troisième et dernière fois, permettez-moi de dormir avec votre époux.

Pour la troisième fois, donc, la princesse prépara un breuvage à son Roi.

Cependant, celui-ci se demandait par quel sortilège, depuis son mariage, il perdait connaissance dès qu'il se glissait dans le lit. Il rassembla ses souvenirs, il lui sembla qu'il avait grand sommeil le soir, à la fin du repas, dès qu'il buvait certain vin au goût très particulier. Il voulut en avoir le cœur net et s'abstint de boire au souper.

Comme d'habitude, il regagna la chambre en compagnie de sa femme. Dès qu'il fut dans le lit, il feignit de dormir. Lumières éteintes, il entendit la porte s'ouvrir. Quelques instants après, sa femme - du moins le croyait-il - était dans son lit. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit une douce voix murmurer à son oreille :

- T'en souvient-il, mon ami, lorsque mes sœurs ont brûlé ta défroque de corbeau?

Immédiatement, le roi se rappela le sortilège premier, le *sobre-pelhis* et ce château mystérieux et l'amour d'Eléonore, sa seule et vraie femme.

L'enchantement est rompu et les deux époux sont transportés au palais du bonheur et du rêve, qui abrita leurs premières amours.

Ils y ont vécu très longtemps et heureux. Et leur amour ne mourra point.

*Recueilli en septembre 1933 par Urbain Gibert, de la bouche de M. Fouet, 70 ans, des Clamences, hameau de Sougraigne, dans les Corbières audoises.*